Document generated on 04/25/2024 midnight

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Prières rebelles au féminin

Icônes, à vendre de Manon Oligny, 19 au 22 et 26 au 29 janvier 2011, présenté par Danse-Cité à la Société des arts technologiques (SAT) de Montréal

Guylaine Massoutre

Number 237, Summer 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64088ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Massoutre, G. (2011). Review of [Prières rebelles au féminin / *Icônes, à vendre* de Manon Oligny, 19 au 22 et 26 au 29 janvier 2011, présenté par Danse-Cité à la Société des arts technologiques (SAT) de Montréal]. *Spirale*, (237), 14–15.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

documentaire et la fiction polychrome. Si certaines scènes de l'œuvre ont le malheur d'être convenues ou de traduire avec trop d'évidence ce qui est déjà trivial (pensons notamment à l'expression de la détresse d'un oisillon esseulé), le film a ses avantages et ne se limite pas à répéter des messages rebattus. En mettant en scène un monde cru mais où l'avenir n'est pas chosifié, l'œuvre de Bardine dégage une zone grise rarement explorée dans le cinéma pour enfants et qui conduit le spectateur à faire face à l'*indécidable* : elle propose un jeu ou une pièce où les rôles ne sont pas prédéterminés. Mais, plutôt que de l'inviter à n'embrasser qu'un sentiment de déréliction, elle appelle une réponse. À quoi invite alors l'œuvre, sinon à dépasser l'horizon de sens contemporain ? À quoi s'engage-t-elle donc, sinon à mettre en question, avec réserve, bémol et nuance, le désenchantement qui caractérise notre époque ? Le cinéma pour enfants n'est pas mort. Encore gagnerait-il pourtant à *se griser*, à se refaire une beauté et à recrépir sa surface. Justement.

1. Propos recueillis par Julie Demers. Voir le site internet du FIFEM : http://www.fifem.com/2011/pages/lefifem.html
2. Laissé-pour-compte depuis 2007 par le ministère du Patrimoine, « [l]e CIFEJ était le seul organisme doté d'un statut consultatif auprès de l'UNESCO et de l'UNICEF à avoir pignon sur rue à Montréal », rapportait *Le Devoir* le 5 octobre 2007.

DANSE

Prières rebelles au féminin

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

ICÔNES, À VENDRE de Manon Oligny

19 au 22 et 26 au 29 janvier 2011, présenté par Danse-Cité à la Société des arts technologiques (SAT) de Montréal.

ICÔNES, À VENDRE, de Manon Oligny. Photo : Nicolas Ruel.

Désexez-moi ici, et, du crâne au talon,
remplissez-moi toute
de la plus atroce cruauté.
— Macbeth

Rien ne vaut mieux pour ressentir un corps que l'expérience, en acte, de la danse(use). Manon Oligny la dirige fort bien, assistée de Christine Charles. Pour la 50e production de la série Traces-Chorégraphes, où 43 chorégraphes se sont succédé en près de trente ans de Danse-Cité, elle a créé *Icônes, à vendre*. Trois solistes, Anne Lebeau, Karina Iraola et Miriah Brennan, interprètent cette pièce envoûtante, provocante, audace incarnée.

Elles ont respectivement vingt-cinq, douze et une années d'expérience scénique. Parfaites, l'une blonde, les deux autres brunes, peau douce ou voix de velours, elles s'affichent et se vendent, allégoriquement, avec une énergie puissante et dans une pièce conçue pour être vendue à la carte, sur le modèle des sites d'enchères en ligne. Nelly Arcan y était associée au tout début ; au moment de la réaliser, la pièce s'est muée en hommage à l'écrivaine suicidée.

Oligny a signé *L'écurie* (2008) avec Arcan. La stalle chevaline a changé. Le décor dans *Icônes, à vendre* est explicite : trois

cadres d'icônes tapissent le fond de scène, verticaux et éclairés en alcôve. Dans chacun, une croix chrétienne dessine l'axe autour duquel sont projetés les titres de vingt-sept stases (crucifixion, prêtresse, bénédiction, possession, sauts vains, chasteté, vénération, etc.), étiquetées d'un prix assigné. Au-devant, trois madones en tenue chair vont danser, profanant le sacré par leur hystérie : ces « vierges » en dévotion forcée occupent des espaces autistiques, en se livrant aux affres de l'autofiction.

Singulières Marie-Madeleine en misandres inexorables et farouches ! Anne Lebeau dira après le spectacle que ce n'est pour elle ni difficile ni compliqué à danser. Baignée de larmes (en arrière-plan) ou de délire (sonore), une de ces statues vivantes, intouchable, se pend à son cordon ombilical, matrice pendante de l'utérus originel ; cet exorcisme cérémoniel et furieux, remarquable hommage à Arcan, vous claque au front.

DOULOUREUSE ÉVOCATION D'ARCAN

Sainte Grâce, 500 $. L'une abat une hache sur un billot de bois ; l'autre avale ses cheveux ; la troisième fait des moulinets de ses bras et de la chevelure hirsute qui la cache. Purification, 375 $; elles ne vendent pas leur âme, mais elles miment, alliant virulence et ralentis, le solo déjanté d'une putain divine. Les Saints, 1 000 $: Anne Lebeau masse ses seins nus, assise tout près du public, œuvre vivante dans un faisceau de lumière, absente à vous.

Beautés sublimes. Allusion à l'histoire de la peinture du corps féminin, une série de tableaux évoque la haine de soi, ainsi que ce dangereux penchant dans la sphère publique à traiter la danseuse, tout comme Arcan l'a été, de folle fournisseuse de sexe. Emportée par le chant lyrique (des variations sur Pachelbel) de Florie Gauthier-Valiquette, la soliste répond au cliché douloureux par une surenchère de ferveur personnelle, don d'une gestuelle intime faite d'images corporelles puisées dans le marché du sexe et la religion de la publicité.

Trois styles âpres, corrosifs et vénéneux s'épanchent ainsi à proximité immédiate du spectateur. Une musique discordante et bruyante (souvent détestable, quant à moi) les invite à se décarcasser au sens propre. Comme l'œuvre d'Arcan, ces trois icônes racontent le sang féminin, la plénitude égoïste, l'offrande narcissique et la prodigalité des sens.

Comme l'œuvre d'Arcan, ces trois icônes racontent le sang féminin, la plénitude égoïste, l'offrande narcissique et la prodigalité des sens.

SEULE ET DÉSORIENTÉE

Dans un spectacle concomitant, présenté au théâtre La Chapelle et intitulé *Tartare*, de jeunes chiennes métaphoriques, dirigées également par Oligny, se démènent selon un autre imaginaire dansé ; mais la pièce n'atteint pas la forme cohérente d'*Icônes, à vendre*. La signature de la chorégraphe est pourtant là, et nul doute que les interprètes entent sans se forcer les valeurs effondrées : si la prose est pose, la « beauté convulsive » de la danse ne provient pas d'images mimétiques de la réalité, mais au contraire des spasmes, crispations, sauts et écarts d'une gestuelle immanente au sujet.

Oligny cherche ce qui dérange : l'énergie fougueuse, animale et folle des femmes transportées dans le fantastique dansant ; les trois interprètes de *Tartare* errent, aboyant à la lune, singulières au milieu de 500 perruques jonchant le sol. Elles se jettent dans les murs, où des tapis de sol suspendus amortissent les chocs. Cherchent-elles à sortir du corps féminin, comme dans *Pouliches*, pièce d'Oligny inspirée par Cindy Sherman en 2007 ? On le dirait, mais dans l'une et l'autre pièces, seuls les mouvements parlent. Les jeux de rôle sont crus, ni body art ni performance, tous allusions, accidents ou volontés chorégraphiés : ces exercices sont livrés en direct, sans personnage ni langage médiateurs.

La chorégraphe privilégie l'instabilité des états cyclothymiques et la beauté changeante de la danse contemporaine. Elle déconstruit l'image, jusqu'à arracher une rage d'impulsion aux émotions féminines, à l'état brut. Sur le site même de sa compagnie, Manon fait de la danse, l'empreinte des aventures désuètes de « Martine » (Casterman) est moquerie sur le kitsch, la séduction, le caprice bourgeois.

Elle a touché la frontière des sports extrêmes dans la danse. Pas de repos. Avec Anne Lebeau et Mathilde Monnard, interprètes en pleine maturité, elle a élargi sa palette : dans *L'éducation physique* (2005), sa vision sociopolitique du corps comme « *entreprise à gérer* » symbolise le dernier territoire contrôlé quand le sens global fout le camp, comme l'écrit David Le Breton.

ACTES POSÉS

Avec *Icônes, à vendre,* les femmes sont encore plus exposées : l'homme révéré, ressuscité depuis deux mille ans, laisse sa place à la crucifiée. Cette frénésie fait du corps un territoire de conquête, un objet de tortures, l'ultime chose visible à tourmenter. Et la soliste, prise dans ce maelström du désir détruire, du désir posséder, du vouloir voir, du faire mal, répond avec un subtil orgueil à ce qui peut déjouer la hargne sociétale, la chiennerie humaine : elle est au-delà, déstructurée ; Miriah Brennan boite sur ses pointes, entre danse et marche simple, poupée cassée.

Les mots corrosifs d'Arcan atteignent-ils l'évidence d'un seul geste posé ? Il a semblé à Arcan que non. Dans la relation instantanée de la danse(use) avec l'œil qui la regarde, dans ce qui jaillit d'unique — qu'il soit grand écart, roulade, raté, frappé, croché —, ici reproductible et mémorisé, ce geste angélique ou fou de culpabilité n'a ni nom, ni sens, ni correspondance revisitée. La danse d'Oligny est offrande féminine à la beauté blessée, après qu'Arcan, seule en appartement, a signé sa chorégraphie.